

Thomas Stélandre | Le Magazine Littéraire |  
n° 556 - Juin 2015

### **Marc Graciano, guide de haute lignée**

On ne sait si on est parachuté au Moyen Âge ou dans un monde mythique, mais l'on est d'emblée saisi par la beauté de décors sauvages et un défilé de scènes sans dialogues, décrites avec un soin extrême.

Ce n'est que son deuxième roman, pourtant le territoire de Marc Graciano a déjà ses lois : mots rares ou vieilliss, longues phrases noueuses, répétitions, chapitres souvent courts. Visuellement, des blocs de texte denses se succèdent sur les pages, comme des vignettes de bande dessinée. Le paragraphe se concentre sur une image, elle-même décrite dans le détail, la narration tournant autour de son objet presque jusqu'à l'étouffer. Apparaît d'abord un étalon, puis une fille, « la fille », dont on se rapproche de case en case. Elle porte bottes, cape en fourrure de loup et bijou de tête. Puisque l'esprit projette images et références, on s'engage vers l'heroic fantasy avec cette héroïne qu'on se figure en Thorgal au féminin, suivie d'un groupe de cinq guerriers « qui tous l'idolâtraient ». « Et ses compagnons étaient des hommes depuis longtemps adultes et ils étaient de haute et de large stature et ils étaient musclés et vigoureux et leurs muscles étaient longilignes et fins » – et arrêtons là parce que le point final se trouve 22 lignes plus bas. Chacun des cavaliers est prêt à dégainer son « scramasaxe », ce qu'ils ne manquent pas de faire lorsque « la bataille » commence. La troupe se voit décimée par une autre, la fille capturée. S'ensuit une douloureuse séquence décrivant les sévices infligés par les ravisseurs, où tout est dit avec la méticulosité maison. La fille en réchappe et trouve refuge dans une « borde » à flanc de montagne – si l'homme est un loup, son salut se trouve dans la nature. Un « mège » la recueille, « petit et trapu », dont la lèpre a rongé le visage et le corps, peut-être sorcier, en tout cas doté

d'une « force de vie surnaturelle ». Il soigne la jeune fille avec ses plantes, panse ses blessures, parmi lesquelles des scarifications en forme de croix colonisées d'asticots. Il recouvre, laisse faire et, plus tard, arrache d'un coup le voile. « Une multitude de mouches, dont le cycle de croissance s'était bouclé sous le voile, s'évadèrent du dos de la fille et elles se dispersèrent dans l'espace de la borde où elles bombinèrent beaucoup, et la déter-sion des plaies avait été parfaite là-dessous et leur cicatrisation était déjà bien entamée et le mège oignit la grande plaie cruciforme avec du miel. »

L'attention délicate du soigneur, dans un ensemble ritualisé, est comparable à la démarche de l'écrivain qui, prévenant dans ses gestes, recueille au sein du texte un lecteur du monde d'aujourd'hui qu'il semble vouloir guérir et rappeler à la nature. Comme « le vieux cheminait avec la petite le long de la rivière » dans *Liberté dans la montagne*, la fille remonte ici « le cours de la rivière », avant de s'y baigner pour s'y fondre, et d'en sortir et d'abaisser la tête, « comme si elle n'avait plus la force de la soutenir, comme en signe d'abdication devant la beauté du monde qui l'entourait et en signe qu'elle s'y ralliait ». Le flot de l'écriture est plutôt à contre-courant de la production contemporaine, et on ne s'étonnera pas que les éditions Corti, où contes et mythes trouvent la place de s'épanouir, aient cru en cette voix dont l'écho du premier livre a résonné auprès des libraires. L'expérience n'est certes pas toujours évidente, mais le volume est court, concentré tel un spectacle de danse d'une heure dont on ressort rempli et un peu fourbu, l'œil sur la couverture, au point de départ, à relire ce beau titre qui paraît garder un secret et en même temps tout divulguer. *La forêt* est « profonde » : ce deuxième roman confirme et creuse, révélant l'ampleur de ses gouffres, son envergure. Marc Graciano avait balisé son domaine romanesque, il l'explore, s'y enfonce, et compose ce faisant le début d'un tout qui prend déjà les atours d'une œuvre.

### François Bon | Tiers livre

À nouveau chez Corti le grand lyrisme de Marc Graciano pour entrer à rebours du temps dans les rituels et la sauvagerie de l'homme confronté aux forces de nature.

Lorsque est paru *Liberté dans la montagne*, en 2013, et sans qu'aucun de nous n'ait jamais entendu parler de Marc Graciano, nous avons été nombreux à y reconnaître de suite une voix rare, très forte. Une capacité d'ampleur lyrique, comme il n'en paraît qu'à longs intervalles, comme Jacques Abeille ou Jean-Paul Goux. Mais une dimension plus singulière : la capacité à convoquer les plus anciens rites païens, toute l'histoire ancestrale des hommes – voir *Anabase* de Saint-John Perse – pour se saisir du plus sauvage du rapport de l'homme à la nature. Une nature mystique et cruelle. Et, dans l'épopée atemporelle, faire résonner toutes les angoisses et violences du présent. Il se trouve que Marc Graciano vit là-bas, entre l'Ain et le Jura, où les forêts ont ce mystère et ce rôle. Il est infirmier psychiatrique, je suppose que ça aide à connaître l'humain dans ses limites. Il a bientôt 50 ans, il a pris le temps pour forger cette écriture majeure. Son deuxième livre, *Une forêt profonde et bleue* vient de paraître, on y retrouve ces mêmes éléments, avec une intensité amplifiée.

### Anne Sirba | [Onalu.com](http://Onalu.com)

#### **Nature vivante.**

Le deuxième roman de Marc Graciano confirme un talent singulier qu'on avait découvert en 2012 avec *Liberté dans la montagne*. Sa langue puissante et exigeante résonne plus que jamais dans « *Une forêt profonde et bleue* », un roman poétique et atemporel.

Au premier plan, une chevauchée menée par celle qui sera toujours nommée « la fille ». Cette cavalière qui monte à cru un étalon arabe pourrait être la princesse d'un clan primitif,

d'une tribu ancestrale : recouverte d'une cape à tête de loup, ses cheveux blonds ornés de plumes et de coquillages, elle s'impose dès la première phrase comme l'héroïne et le chef des cinq hommes qui vont à sa suite. Tous vêtus de peaux de bêtes, pourvus d'arcs et de flèches, le groupe déterminé traverse une région montagneuse peuplée d'arbres, traquant ou fuyant l'ennemi, une bande de cavaliers qui se montre enfin au bout de quelques jours. Ces derniers, blasonnés d'une croix chrétienne, plus nombreux et mieux armés, vont affronter la troupe adverse sur un plateau désert. La lutte est sanglante, meurtrière, et la fille capturée devient le butin de ces croisés barbares et victorieux qui lui infligent sévices et tortures avant de marquer son dos d'une croix à la pointe de l'épée. Dépouillée et agonisante, la martyre délivrée s'enfonce dans la montagne avant de trouver refuge dans un ermitage à flanc de roche. Là habite un guérisseur lépreux qui lui offre l'hospitalité et la soigne, purifiant son corps des souillures subies. Sa chair cicatrisée, la fille ne guérira son âme qu'au cœur de la nature enveloppante, portant ses pas jusqu'à la source d'une rivière où l'immersion est transmuée en un baptême païen dont elle renaît nouvelle, humble et éveillée à la beauté du monde. Commence alors une seconde vie aux côtés de l'ermite guérisseur, une initiation silencieuse où alternent cérémonies chamaniques et connaissance de la nature sauvage qui donne à qui la respecte. Entrer dans une « forêt profonde et bleue », c'est pénétrer dans un monde immémorial en se défaisant de ses croyances, de ses préjugés, de sa langue même, pour atteindre à un nouvel ordre des choses où les bannis et les exclus sont les intercesseurs entre l'homme et les esprits de la nature.

Marc Graciano s'inspire du conte populaire oral, tant par ses thèmes que par sa langue ; une langue dense et riche qui donne son épaisseur à l'histoire, par l'utilisation des mots rares et oubliés, des mots précieux comme des pépites que nous offre généreusement le rhapsode. La phrase ample et musicale se développe et se déploie comme une étoffe somptueuse, faisant la part belle à la litanie, qui mue en une psalmodie envoûtante, délivrant un message humaniste mais jamais manichéen. Aussi, peu importent les dates, les lieux, l'onomastique ; leur absence

délibérée sont la condition même de l'universalité du récit où le merveilleux et le symbolique prennent les sentiers phrasés d'où l'on ressort émerveillé, grandi et détenteur d'un secret qui nous dépasse.

## Isabelle Rûf | Le Temps | Samedi 4 avril 2015

Après la magie de *Liberté dans la montagne*, l'écrivain Marc Graciano renoue avec le rythme prenant de ses histoires tissées de mots savants et d'une prose envoûtante. Dans un temps de guerre et de violence, le refuge d'une jeune fille et d'un guérisseur, au cœur d'une forêt intacte

Il y a deux ans, *Liberté dans la montagne* un étonnement émerveillé. Le premier roman de Marc Graciano inaugurait une manière de raconter inhabituelle. Un flot continu de descriptions minutieuses, de vocables spécifiques et oubliés, qui faisait du récit comme une miniature médiévale, largement illuminée et dépouillée de tout développement psychologique. Aussi, quand le roman suivant reprend le même rythme, on s'inquiète: la sidération peut-elle se répéter? Oui: *Une Forêt profonde et bleue* opère également sa magie.

### **Etrange guérisseur**

Et à nouveau, on se trouve très embarrassé quand il s'agit de découper une citation dans le flot qui enchaîne les mots dans un souffle ininterrompu. *Liberté dans la montagne* accompagnait la marche d'un vieil homme et d'une enfant le long d'une rivière, vers un but inconnu. *Une Forêt profonde et bleue* amène une jeune fille vers un étrange guérisseur, au fond des bois, où elle passe quelques saisons à réparer les outrages subis au début du récit.

La scène est située dans un Moyen Âge reculé, un peu plus daté que dans le premier roman, identifiable aux armures des soldats qui s'affrontent au début. Une petite troupe de cinq guerriers à cheval avance à couvert, sous le commandement de la fille. Ils cherchent à échapper à l'ennemi, se dirigent au vol des oiseaux, trouvent un abri.

Le temps d'une halte, Marc Graciano prend le temps de suivre une plume tout au long d'un chapitre, pendant que la troupe se sèche et reprend des forces, dans une euphorie printanière. Puis c'est l'affrontement avec une armée autrement équipée et organisée. Les cinq hommes sont «vivement» abattus. La fille est capturée et soumise par les vainqueurs à un viol systématique et hiérarchisé qui la laisse comme morte. Le chien qui l'accompagnait est égorgé. Il y aura tout au long du récit un contraste entre des plages apaisées et contemplatives et des climax de violence extrême, qui sont plutôt le fait des humains, mais dont la nature n'est pas exempte.

### **Un abri**

On retrouve la fille, nue et épuisée, errant dans la forêt. Elle arrive à une forme de grotte, au flanc de la montagne, où elle trouve un abri. La borde est le repaire du mège, un petit homme des bois comme on en trouve dans les contes. La lèpre a rongé partiellement ses mains et son visage, puis elle a guéri. Peut-être grâce aux onguents et aux herbes dont il dispose dans des sachets de cuir, des récipients en terre, et dont il va faire usage pour soigner le corps de la fille, déchiré, infecté, marqué.

Chaque geste, chaque acte du mège est décrit avec cette minutie qui est la marque de Marc Graciano. Elle met la patience du lecteur à l'épreuve, il faut se soumettre à cette systématique, elle opère alors sa fascination. La précision des gestes du guérisseur dessine un rituel apaisant après la violence des scènes précédentes.

Puis la vie s'organise, l'appriivoisement mutuel de ces deux êtres. Peu à peu, la fille reprend des forces, s'aventure à l'ex-

térieur de la borde, nue et neuve au milieu des plantes et des bêtes. C'est alors un espace de beauté et de bonheur originels: «... et la ramière s'étendait tout le long du rivage, des deux côtés de la rivière, et elle était plantée de gros plants de pétasites aux feuilles tellement larges et grandes, aux feuilles tellement monstrueuses et géantes que la fille aurait pu en prélever une et s'en vêtir comme d'une cape ou que, même, en laissant la feuille intouchée et intègre, elle aurait pu se lover intégralement dans l'intérieur de la feuille...», petite Poucette de conte de fées.

### **Hydromel**

Parfois, le récit décolle d'ailleurs dans le fantastique. L'effet d'un hallucinogène lancé dans le feu ou d'une ivresse due à l'hydromel? Une nuit, le père couvre la peau mate et douce de la fille de dessins de feuillages, de fleurs et de bêtes qui s'animent et se détachent pour s'en aller vivre leur vie. Une autre fois, il se transforme en ours balourd voire menaçant, qui capture la lune et les étoiles.

Mais la plupart du temps, ils partagent des gestes minutieux, quotidiens ou exceptionnels: collecte du miel, dépeçage du grand cerf que la fille a traqué et abattu d'une flèche, ses instincts de chasseresse retrouvés. A eux deux, le père et la fille forment une petite communauté muette et affairée. Ils ne semblent pas communiquer par la parole. De leurs sentiments, on ne sait rien. On devine une confiance qui s'exprime, une fois, par une caresse légère.

A la fin, un enfant naît, difficilement. La vie est cyclique, tout se défait et se reconstitue, meurt et renaît, les plantes et les bêtes, au-dessous du ciel étoilé. Il n'y a pas lieu de s'en lamenter.

Tout au plus y a-t-il, parfois, l'émerveillement sans mots devant la perfection d'un instant. Et cela, Marc Graciano sait le transmettre.

## Emmanuel Requette | Ptyx

Marc Graciano écrit des contes de fées. Mais il n'est dit nulle part que la fée ne puisse y subir les pires avanies. Et pourtant, elle reste une fée et l'espace où elle évolue un conte. De même Marc Graciano nous émerveille-t-il. Mais émerveiller ne veut pas forcément dire créer les conditions d'une joie béate. Et ce n'est pas parce que l'émerveillement, l'enchantement, au lieu de nous plonger dans un univers éthéré nous en éloigne, qu'il n'est pas, précisément, un émerveillement et tous ces mouvements à la surface de l'eau étaient cause que la fille savait que l'eau était là parce que l'eau était si pure que, immobile, elle eût paru inexister.

Dans le conte qu'il orchestre ici, Marc Graciano nous convie à suivre les aventures d'une jeune fille dans un monde sans lieu ni date dont la beauté insondable ne semble trouver de pendant inverse que dans l'infinie cruauté des hommes.

tous veillaient scrupuleusement à porter leur regard uniquement vers celui des autres de là pourquoi la plus haute pudeur régnait parmi les membres du groupe même s'ils étaient intégralement nus et rassemblés dans la plus grande promiscuité

Organisé en parties brièvement nommées (La ruche, Le cerf, La borde, etc...), chacune divisée en chapitres d'un paragraphe et d'une phrase (en clair : un chapitre = un paragraphe = une phrase), « Une forêt profonde et bleue » est, certes et même s'il semble en pervertir les codes (alors qu'il les réalise peut-être simplement autrement), un conte.

Mais il est aussi un exercice formel radical.

Comme le mège qu'il met en scène dans son récit, l'écrivain est un médium. Et, médium, il se doit, avant de restituer quoi que ce soit, de se faire réceptacle. Le mège doit, pour pouvoir peser sur ce qui l'entoure, pour que ces actes soient utiles, pour subsister et aider l'autre à subsister, accueillir ce qui l'entoure.



Dépositaire d'un savoir dont il ne connaît plus l'origine, il l'article sans en rien refuser au risque que son action demeure stérile. Tel est l'écrivain qui s'arroge la fonction de dire le monde. Pourquoi ainsi se couper du langage qui n'a plus lieu? Est-ce parce qu'il n'est plus « commun » qu'il n'est plus censé remplir de fonction? Ne serait-ce pas ainsi du ressort de celui qui vise à en dire la complétude, de réintroduire dans ce monde des mots qui, non usités couramment, ne continuent pas moins de l'exprimer? Ainsi de « leude », « mège », « rain », « aronde », « borde », « noctilique », « vit ». A l'antipode de l'artifice littéraire nostalgique, le mot « oublié » est ici un outil du merveilleux. Et l'écrivain ce magicien qui, par la grâce d'un rythme épousant le réel dans ces moindres méandres, parvient à le dire dans tout son infinie complexité.

Les herbes autour du lac étaient devenues rouges, presque purpurines, et pareillement rouges étaient devenues les feuilles des arbres marcescents dans la forêt mixte autour du lac et, plus haut dans la montagne, dans la sapinière, certains rameaux étaient devenus roux et les eaux du lac devinrent colombines et lourdes et grasses et lisses et les eaux plates reflétaient à la perfection le monde autour et l'air devint pur et frais et comme extraordinairement liquide et comme très brumeux et de grands vols de grues en migration commencèrent à passer dans le ciel embrumé et ce fut le signe que l'hiver serait bientôt là.

## **Un monde sans pitié, par Igor Capel, Le Canard Enchaîné**

Dans “Une forêt profonde et bleue” (Corti) Marc Graciano nous confronte à la brutalité des anciens temps pour mieux montrer la force du vivant.

Ils sont six guerriers à chevaucher depuis deux jours, serrant contre leurs bottes de peau les flancs de leur monture et fuyant

l'ennemi. À leur tête, une femme, que l'auteur désigne par ces seuls mots : « la fille ». Elle a les cheveux blonds, « noués en multiples tresses fines » et ornés d'« un plumet », elle monte à cru, un arc et un carquois sont sa seule défense.

Ainsi commence le remarquable roman de Marc Graciano, qui nous plonge dans le haut Moyen Âge, quand les hommes hantaient la forêt, vivant avec les astres et les bêtes, quand ils ne parlaient que le langage des armes, qu'ils se vêtaient de peaux et ne connaissaient pas l'impudeur. Toutes choses que l'auteur ne se contente pas de raconter, mais qu'il recrée, dans un tourbillon de mots, à la façon d'un derviche.

Construit comme une suite de tableaux, le récit s'ouvre sous le signe de la violence. Celle de la bataille, d'abord, dont le « cliquetis d'armures » et le « galop sur le sol » annoncent l'imminence. Au moment venu, tous s'immobilisent, hommes et chevaux se reniflent, un coursier « relève la queue en panache pour émettre un puissant jet d'urine », et c'est le « signal de la joute ». Le petit groupe est vite décimé par la troupe ennemie, et la fille empoignée puis ligotée.

La scène qui suit est encore plus crue, puisqu'il s'agit d'un viol collectif. Réunis autour du feu, les vainqueurs commencent par s'enivrer. Puis leur chef se lève, il entrouvre sa « brayette » et « entame le branle du vit » avant de « placer son gland malpropre et nauséabond sur la bouche de la fille ». Et toute la troupe à sa suite. Après quoi ils la mettent à quatre pattes, et chacun à son tour vient « pisser sa semence dans le pertuis de la fille ». Enfin, tous la pénètrent « par le pertuis contre nature ». Le lecteur en reste interdit : ces hommes barbares sont nos semblables ! Après la violence, vient le temps de la réparation. Laissée pour morte, la fille s'est enfuie, nue, à travers la forêt et trouve refuge dans une grotte habitée par un ermite. Ce « mègè » est un adepte des pratiques divinatoires et, mi-prêtre, mi-sorcier, il entreprend de guérir la rescapée. Muni d'une lampe à huile, de poudres diverses et d'onguents, il concocte de savantes préparations pour soigner « sa vulve purulente ».

Une fois rétablie, et face au spectacle de la nature, l'ancienne amazone n'aura plus qu'à fermer les yeux, « comme un signe d'abdication devant la beauté du monde ».

D'autres surprises attendent le lecteur, notamment une séance de chamanisme (la composition florale et animale dessinée par le père sur le corps de la fille s'anime et prend vie) et un accouchement, qui achèveront de l'éblouir. À la fois hors du temps et familier, l'envoûtant récit de Marc Graciano nous parle de la violence immémoriale de l'humanité, mais aussi, et avec quelle force, de la permanence obstinée du vivant.